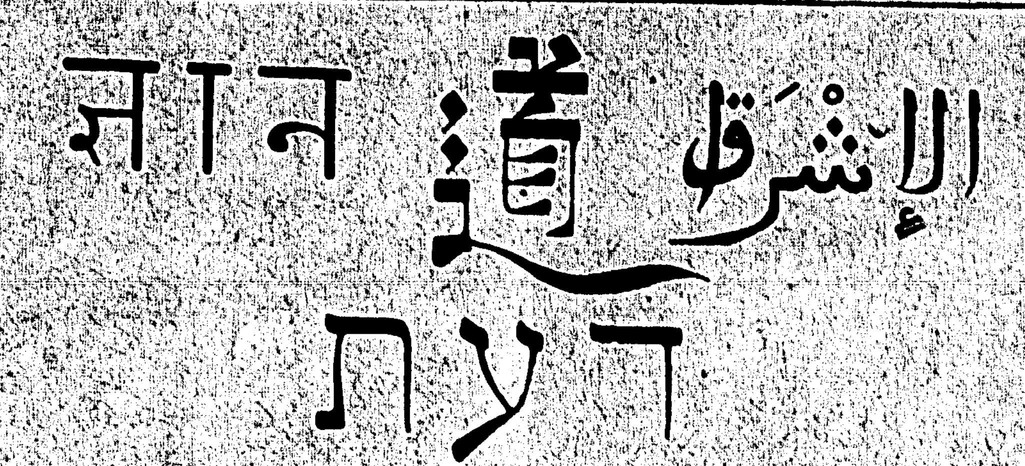
Troisième Année. — N° 2. Février 1912.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES ET MÉTAPHYSIQUES

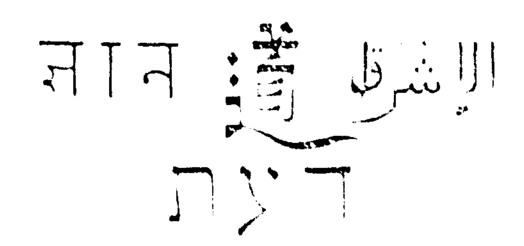
SOMMAIRE

ADMINISTRATION
10, rue Jacob, PARIS (VIe)
ABONNEMENTS : France (un an) 8 fr. Étranger (un an) 10 fr.
Le numéro : 1 fr.

AVIS IMPORTANT

Les Abonnements partent du 1er Janvier seulement. Toute personne s'abonnant dans le courant d'une année reçoit les numéros parus depuis le commencement de cette année.

Troisième Année. — N° 2. Février 1912.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES
ET MÉTAPHYSIQUES

Directeur :
PALINGÉNIUS

Rédacteur en Chef :
MARNÈS

ADMINISTRATION : 10, rue Jacob, PARIS (VIe).
Adresser toute la correspondance à M. A. Thomas, *10, rue Jacob.*

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

L'ARCHÉOMÈTRE

(*Suite*)

Nous devons maintenant considérer dans son ensemble le premier verset de la Genèse :

בראשית ברא אלהים
את השמים ואת הארץ :

Ce verset se compose de sept mots, de sorte que nous trouvons tout d'abord ici le Septénaire, nombre qui, comme nous l'avons dit précédemment, représente les Forces de la Nature, principiellement synthétisées dans les *Elohim* en tant qu'à leur essence spirituelle, et exerçant leur action

(1) Voir 2e année, n° 12, p. [illegible], et 3e année, n° 1, pp. [illegible].

sur le principe substantiel au sein duquel s'accomplit la détermination potentielle qui constitue la Création (1), l'opération initiale de l'Organisation Cosmique.

D'autre part, le nombre total des lettres composant ces sept mots est de 28 (= 4 × 7), nombre qui se rapporte à la durée du mois lunaire (2), ce qui rattache l' « actuation » formatrice (déterminée en principe par la Création) (3) au Cycle qui précède immédiatement le nôtre dans l'ordre causal (de dépendance logique, non de succession chronologique) de la manifestation universelle, et qui, par rapport au Cycle actuel, est représenté symboliquement comme le Monde de la Lune (4). Il faut aussi remarquer le rapport de ce nombre lunaire 28 avec la lettre initiale ב, qui est précisément la planétaire de la Lune.

On voit en outre que le verset considéré peut, suivant la disposition ci-dessus, se partager exactement en deux moitiés, comprenant respectivement, la première trois mots, composés de 6 + 3 + 5 = 14 lettres, et la seconde quatre mots, composés de 2 + 5 + 3 + 4 = 14 lettres également. Cette division montre la décomposition du Septénaire en un Ternaire supérieur, exprimant l'action essentielle des Forces créatrices, et un Quaternaire inférieur, désignant la réalisation substantielle qui y correspond (5) ; elle est d'ailleurs indiquée ici par le sens, en même temps que par le nombre des lettres, qui est égal de part et d'autre. Nous aurons à revenir sur ce nombre 14, en étudiant le nom אלהים ; pour le moment, nous nous bornerons à faire remarquer qu'il représente le rang alphabétique de la lettre נ, planétaire du Soleil, dont la signification hiéroglyphique se rapporte à l'idée de rénovation, appliquée ici à la manifestation de chaque Cycle relativement au précédent (6).

---

(1) Voir 2e année, n° 11, pp. 291 et 292.

(2) Cf. les 28 lettres de l'alphabet arabe.

(3) Il est évident que l'action créatrice principielle est indépendante de tout Cycle spécial d'existence ; au contraire, le développement en mode manifesté (qu'elle implique en puissance seulement) s'effectue pour chaque Cycle suivant la Loi déterminée par l'accomplissement du Cycle causateur.

(4) Sur cet enchaînement causal des Cycles de manifestation, et sur le rapport des *Elohim* formateurs avec les *Pitris* lunaires, voir 3e année, n° 1, p. 5, note 1, et aussi *Les Néo-Spiritualistes*, 2e année, n° 11, p. 297, et *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, n° 12, p. 323, note.

(5) Cf. le symbole alchimique du Soufre (voir 2e année, n° 12, p. 309). — En remplaçant, sous le triangle, la croix, signe du Quaternaire envisagé dynamiquement, par le carré, signe du même Quaternaire envisagé statiquement, on obtient la figure (en coupe verticale) de la Pierre Cubique, figure qui est également celle du Septénaire en équilibre.

(6) Cf. le symbole cyclique du Phénix, rattaché à la conception de la

Ce nombre 14 se réduit à 1 + 4 = 5, de même que le nombre 203, qui, comme nous l'avons vu, est la valeur totale des trois lettres ברא, composant le second mot du verset, en même temps que la première moitié du premier mot בראשית (1).

Le nombre total des lettres, 28, se réduit de même à 2 + 8 = 10, valeur numérique de la lettre י, qui représente la Puissance Universelle (2), contenant toutes choses dans leur détermination principielle, en essence et en substance ; et le même nombre 10 est donné également par réduction de la somme des valeurs numériques des quatre lettres du mot בריה, « Création » (3) :

ב	=	2
ר	=	200
י	=	10
ה	=	5
		217

Ce nombre 217 se réduit, en effet, à 2 + 1 + 7 = 10, et le Dénaire correspond ici au développement complet de l'Unité principielle (4). D'ailleurs, en remplaçant dans le même total chaque chiffre par la lettre hébraïque correspondante, on obtient באז, signifiant les Forces en action (potentielle) dans l'expansion de l'Unité primordiale, expansion quaternaire qui, en principe, implique le Dénaire (5).

Nous pouvons encore partager le nombre 217 en deux parties, auxquelles nous ferons correspondre les lettres dont elles marquent les rangs alphabétiques respectifs, et cela de deux façons différentes : d'une part, 2 et 17, soit ב, représentant le principe passif et substantiel de la Création, et פ, zodiacale du Verbe ; d'autre part, 21 et 7, soit ש, planétaire du Verbe, et ז, représentant le principe actif et essentiel de la Création ; il faut remarquer la symétrie analogique et le complémentarisme de cette double correspondance.

Revenons maintenant au verset partagé en ses deux moitiés : au point de vue du nombre des lettres, on peut encore diviser chacune de celles-ci en

---

Grande Année dans l'ancienne tradition égyptienne. — Cf. également cette parole de l'Apocalypse : « Il y aura des Cieux (שמים) nouveaux et une Terre (ארץ) nouvelle. »

(1) Voir 3e année, no 1, pp. 1 et 2.

(2) Voir 3e année, no 1, p. 4, note 2.

(3) Voir 2e année, no 12, p. 306.

(4) Voir *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, no 9, p. 193. — On sait que 10 est le nombre des *Séphiroth*, dont l'ensemble représente en effet ce développement.

(5) Voir encore *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, no 8, p. 156. — En remplaçant ici א par ע (signe de matérialisation), on obtient le mot בעז, nom d'une des deux Colonnes du Temple, qui, d'après la même interprétation, désigne les Forces supérieures agissant dans le domaine de la manifestation.

deux septénaires, ce qui fait naturellement quatre septénaires pour l'ensemble. Le premier septénaire comprend le mot בראשית, plus la lettre ב, première du mot ברא, de sorte qu'il commence et finit par cette même lettre ב. Le second septénaire comprend les deux dernières lettres du mot ברא, plus le mot אלהים ; on y trouve ainsi le mot *Râ*, nom égyptien du Soleil (1), uni au nom des *Elohim*. Le troisième septénaire comprend les deux mots את השמים ; et, enfin, le quatrième comprend les deux mots ואת הארץ.

Dans l'ensemble du verset, considéré comme septénaire quant au nombre des mots, la première partie, c'est-à-dire le Ternaire supérieur, désigne à la fois Ce qui crée et l'acte créateur, car l'Agent (en tant que tel) et l'acte (impliquant d'ailleurs ce sur quoi il s'accomplit) ne peuvent pas être envisagés séparément l'un de l'autre ; la seconde partie, c'est-à-dire le Quaternaire inférieur, désigne ce qui est créé, le résultat de la Création ou son produit, sous l'aspect de la distinction principielle des Cieux, ensemble des possibilités informelles, et de la Terre, ensemble des possibilités formelles, distinction que nous aurons à considérer avec plus de détails par la suite.

Quant à la première partie du verset, nous en avons déjà étudié le premier mot, בראשית, et nous avons vu que sa formation archéométrique se partage en deux phases (2), dont la première se reproduit ensuite pour donner naissance au second mot, ברא, « Il créa », verbe exprimant l'acte de détermination principielle et potentielle, suivant l'interprétation de Fabre d'Olivet.

Nous ne reviendrons pas sur la valeur numérique de ce mot ברא, puisque nous avons déjà eu à l'étudier sous ce rapport, en le regardant comme la première moitié du mot בראשית (3).

En intervertissant les deux premières lettres de ברא, on obtient רבא, qui signifie la Maîtrise spirituelle (4) ; cette interversion équivaut à remplacer, dans la formation archéométrique du mot considéré, le mouvement ascendant par un mouvement descendant, ainsi qu'on peut s'en rendre compte immédiatement en se reportant à la figure qui indique la formation du mot בראשית (5).

Suivant ce que nous avons vu en partageant la première moitié du verset en deux septénaires de lettres, on peut encore considérer le mot ברא comme formé de ב, lettre de la Lune, et רא, nom du Soleil ; ainsi, les deux éléments

---

(1) Voir 2e année, no 12, p. 307. — Il faut aussi remarquer que רא est l'inversion de la racine אר, dont nous avons parlé précédemment (2e année, no 11, p. 292).

(2) Voir 2e année, no 12, pp. 305 à 308.

(3) Voir 3e année, no 1, pp. 1 à 3.

(4) Voir 2e année, no 7, p. 191. — Le même mot רבא signifie « grand » en araméen. — Le déplacement des lettres du mot בריה donne aussi הרבי, le Maître spirituel.

(5) 2e année, no 12, p. 306 (première figure).

complémentaires masculin et féminin s'y trouvent réunis, mais l'élément féminin y figure le premier, ce qui s'explique, comme nous l'avons déjà indiqué dans tout ce qui précède, par le rôle cosmogonique de la Vierge Céleste.

Le verbe ברא a pour sujet le troisième mot, אלהים, et, bien que celui ci soit un pluriel, ce verbe est au singulier, cela parce que אלהים est un nom collectif; c'est pourquoi Fabre d'Olivet, l'envisageant à ce point de vue, le traduit par « Lui-les-Dieux », et c'est ce nom que nous allons maintenant avoir à étudier.

Mais, auparavant, nous considérerons encore la somme des valeurs numériques totales des deux premiers mots : 913 + 203 = 1116 ; ce nombre montre la Tri-Unité envisagée sous le point de vue distinctif, puis le Sénaire qui, par réflexion, résulte de ce point de vue, et qui est en même temps, par là même, le nombre caractéristique de la Création (1).

Les deux moitiés de ce nombre (qui sont aussi les nombres formés respectivement par les deux chiffres centraux et par les deux chiffres extrêmes), 11 et 16, sont les rangs alphabétiques des lettres כ et ע, dont l'ensemble désigne la Force Spirituelle en action involutive.

Enfin, 1116 se réduit à 1 + 1 + 1 + 6 = 9, nombre de la lettre ט (2), que nous retrouverons encore par la suite, et qui désigne ici l'enveloppement (circulaire ou sphérique), dans la détermination potentielle primordiale de l'Œuf du Monde, des principes élémentaires constituant les germes organiques de la manifestation cyclique universelle.

(*A suivre.*)

T.

---

(1) Voir 2e année, no 11, p. 291, et aussi *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, no 8, p. 155.

(2) Sur la signification hiéroglyphique de cette lettre, voir 3e année, no 1, p. 6, note 5.

LES CONDITIONS DE L'EXISTENCE CORPORELLE

(*Suite*)

2o *Vâyu* est l'Air, et plus particulièrement l'Air en mouvement (ou considéré comme principe du mouvement différencié) (1), car ce mot, dans sa

---

(1) Cette différenciation implique avant tout l'idée d'une ou plusieurs directions spécialisées dans l'espace, comme nous allons le voir.

signification primitive, désigne proprement le souffle ou le vent (1); la mobilité est donc considérée comme la nature caractéristique de cet élément, qui est le premier différencié à partir de l'Éther primordial (et qui est encore neutre comme celui-ci, la polarisation extérieure ne devant apparaître que dans la dualité en mode complémentaire du Feu et de l'Eau). En effet, cette première différenciation nécessite un mouvement complexe, constitué par un ensemble (combinaison ou coordination) de mouvements vibratoires élémentaires, et déterminant une rupture de l'homogénéité du milieu cosmique, en se propageant suivant certaines directions particulières et déterminées à partir de son point d'origine. Dès que cette différenciation a lieu, l'espace ne doit donc plus être regardé comme isotrope; il peut, au contraire, être rapporté alors à un ensemble de plusieurs directions définies, prises comme axes de coordonnées, et qui, servant à le mesurer dans une portion quelconque de son étendue, et même, théoriquement, dans la totalité de celle-ci, sont ce qu'on appelle les dimensions de l'espace. Ces axes de coordonnées seront (du moins dans la notion ordinaire de l'espace dit « euclidien », qui correspond directement à la perception sensible de l'étendue corporelle) trois diamètres orthogonaux du sphéroïde indéfini qui comprend toute l'étendue dans son déploiement, et leur centre pourra être un point quelconque de cette étendue, laquelle sera alors considérée comme le produit du développement de toutes les virtualités spatiales contenues dans ce point (principiellement indéterminé) (2). Il importe de remarquer que le point, en lui-même, n'est nullement contenu dans l'espace et ne peut en aucune façon être conditionné par celui-ci, puisque c'est au contraire lui qui le crée de son « ipséité » (dédoublée ou polarisée en essence et substance) (3), ce qui revient à dire qu'il le contient en puissance ; c'est l'espace

---

(1) Le mot *Vâyu* dérive de la racine verbale *va*, aller, se mouvoir (qui s'est conservée jusqu'en français : *il va*, tandis que les racines *i* et *gâ*, qui se rapportent à la même idée, se retrouvent respectivement dans le latin *ire* et dans l'anglais *to go*). Analogiquement, l'air atmosphérique, en tant que milieu entourant notre corps et impressionnant notre organisme, nous est rendu sensible par son déplacement (état cinétique et hétérogène) avant que nous ne percevions sa pression (état statique et homogène). — Rappelons que *Aer* (de la racine אר, qui se rapporte plus particulièrement au mouvement rectiligne) signifie, suivant Fabre d'Olivet, « ce qui donne à tout le principe du mouvement » (2e année, nº 12, p. 233, suite de la note de la page précédente). Sur les racines אר et אש, voir *L'Archéomètre*, 2e année, nº 11, p. 292.

(2) Pour une plus ample explication de tout ceci, se reporter à notre étude sur *Le Symbolisme de la Croix* (2e année, nos 2 à 6).

(3) Dans le champ de manifestation considéré, l'essence est représentée comme le centre (point initial), et la substance comme la circonférence (surface indéfinie d'expansion terminale de ce point); cf. la signification hiéro-

qui procède du point, et non le point qui est déterminé par l'espace ; mais, secondairement (toute manifestation ou modification extérieure n'étant que contingente et accidentelle par rapport à sa « nature intime »), le point se détermine lui-même dans l'espace pour réaliser l'extension actuelle de ses potentialités d'indéfinie multiplication (de lui-même par lui-même). On peut encore dire que ce point primordial et principiel remplit tout l'espace par le déploiement de ses possibilités (envisagées en mode actif dans le point lui-même « effectuant » dynamiquement l'étendue, et en mode passif dans cette même étendue réalisée statiquement) ; il se situe seulement dans cet espace lorsqu'il est considéré dans chaque position particulière qu'il est susceptible d'occuper, c'est-à-dire dans celle de ses modifications qui correspond précisément à chacune de ses possibilités spéciales. Ainsi, l'étendue existe déjà à l'état potentiel dans le point lui-même ; elle commence d'exister à l'état actuel seulement dès que ce point, dans sa manifestation première, s'est en quelque sorte dédoublé pour se placer en face de lui-même, car on peut alors parler de la distance élémentaire entre deux points (bien que ceux-ci ne soient en principe et en essence qu'un seul et même point), tandis que, lorsqu'on ne considérait qu'un point unique (ou plutôt lorsqu'on ne considérait le point que sous l'aspect de l'unité principielle), il ne pouvait évidemment pas être question de distance. Cependant, il faut bien remarquer que la distance élémentaire n'est que ce qui correspond à ce dédoublement dans le domaine de la représentation spatiale ou géométrique (qui n'a pour nous que le caractère d'un symbole) ; métaphysiquement, si l'on regarde le point comme représentant l'Être dans son unité et son identité principielles, c'est-à-dire *Âtmâ* en dehors de toute condition spéciale (ou détermination) et de toute différenciation, ce point lui-même, son extériorisation (qui peut être considérée comme son image, dans laquelle il se réfléchit), et la distance qui les joint (en même temps qu'elle les sépare), et qui marque la relation existant entre l'un et l'autre (relation qui implique un rapport de causalité, indiqué géométriquement par le sens de la distance, envisagée comme segment « dirigé », et allant du point-cause vers le point-effet), correspondent respectivement aux trois termes du ternaire que nous avons eu à distinguer dans l'Être considéré comme se connaissant lui-même (c'est-à-dire en *Buddhi*), termes qui, en dehors de ce point de vue, sont parfaitement identiques entre eux, et qui sont désignés comme *Sat*, *Chit* et *Ânanda* (1).

Nous disons que le point est le symbole de l'Être dans son Unité ; ceci peut, en effet, se concevoir de la façon suivante : si l'étendue à une dimen-

---

glyphique de la particule hébraïque את, formée des deux lettres extrêmes de l'alphabet (voir précédemment, 3e année, n° 1, pp. 8 et 9).

(1) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, n° 10, p. 266, et aussi *Les Catégories de l'Initiation* 3e année, n° 1, p. 17, note 3.

sion, ou la ligne, est mesurée quantitativement par un nombre *a*, la mesure quantitative de l'étendue à deux dimensions, ou de la surface, sera de la forme a^2, et celle de l'étendue à trois dimensions, ou du volume, sera de la forme a^3. Ainsi, ajouter une dimension à l'étendue équivaut à augmenter d'une unité l'exposant de la quantité correspondante (qui est la mesure de cette étendue), et, inversement, enlever une dimension à l'étendue équivaut à diminuer ce même exposant d'une unité ; si l'on supprime la dernière dimension, celle de la ligne (et, par suite, la dernière unité de l'exposant), géométriquement, il reste le point, et, numériquement, il reste a^0, c'est-à-dire, au point de vue algébrique, l'unité elle-même, ce qui identifie bien quantitativement le point à cette unité. C'est donc une erreur de croire, comme le font certains, que le point ne peut correspondre numériquement qu'à zéro, car il est déjà une affirmation, celle de l'Être pur et simple (dans toute son universalité) ; sans doute, il n'a aucune dimension, parce que, en lui-même, il n'est point situé dans l'espace, qui, comme nous l'avons dit, contient seulement l'indéfinité de ses manifestations (ou de ses déterminations particulières) ; n'ayant aucune dimension, il n'a évidemment, par là même, aucune forme non plus ; mais dire qu'il est informel ne revient nullement à dire qu'il n'est rien (car c'est ainsi que le zéro est considéré par ceux qui lui assimilent le point), et d'ailleurs, quoique sans forme, il contient en puissance l'espace, qui, réalisé en acte, sera à son tour le contenant de toutes les formes (dans le monde physique tout au moins) (1).

---

(1) On peut même se rendre compte d'une façon tout élémentaire du développement des potentialités spatiales contenues dans le point, en remarquant que le déplacement du point engendre la ligne, que celui de la ligne engendre de même la surface, et que celui de la surface engendre à son tour le volume. Seulement, ce point de vue présuppose la réalisation de l'étendue, et même de l'étendue à trois dimensions, car chacun des éléments que l'on y considère successivement ne peut évidemment produire le suivant qu'en se mouvant dans une dimension qui lui est actuellement extérieure (et par rapport à laquelle il était déjà situé) ; au contraire, tous ces éléments sont réalisés simultanément (le temps n'intervenant plus alors) dans et par le déploiement originel du sphéroïde indéfini et non fermé que nous avons considéré, déploiement qui s'effectue d'ailleurs, non dans un espace actuel (quel qu'il soit), mais dans un pur vide dépourvu de toute attribution positive, et qui n'est aucunement productif par lui-même, mais qui, en puissance passive, est plein de tout ce que le point contient en puissance active (étant ainsi, en quelque sorte, l'aspect négatif de *ce* dont le point est l'aspect positif). Ce vide, ainsi rempli d'une façon originellement homogène et isotrope par les virtualités du point principiel, sera le milieu (ou, si l'on veut, le « lieu géométrique ») de toutes les modifications et différenciations ultérieures de celui-ci, étant ainsi, par rapport à la manifestation universelle, ce que l'Éther est spécialement pour notre monde physique. Envisagé de cette façon,

Nous avons dit que l'étendue existe en acte dès que le point s'est manifesté en s'extériorisant, puisqu'il l'a réalisée par là même ; mais il ne faudrait pas croire que ceci assigne à l'étendue un commencement temporel, car il ne s'agit que d'un point de départ purement logique, d'un principe idéal de l'étendue comprise dans l'intégralité de son extension (et non limitée à la seule étendue corporelle) (1). Le temps intervient seulement lorsqu'on envisage les deux positions du point comme successives, alors que, d'autre part, la relation de causalité qui existe entre elles implique leur simultanéité (2) ; c'est aussi en tant que l'on envisage cette première différenciation sous l'aspect de la succession, c'est-à-dire en mode temporel, que la distance qui en

---

et dans cette plénitude qu'il tient intégralement de l'expansion (en mode d'extériorité) des puissances actives du point (qui sont elles-mêmes tous les éléments de cette plénitude), il est (sans pourtant être rien par lui-même) la substance par rapport au point-essence (sans lequel il ne serait pas, puisque le vide ne peut être conçu que comme « non-entité »), et, par là, il se différencie entièrement du « vide universel » (*sarvva-shûnya*) dont parlent les Bouddhistes, qui, prétendant d'ailleurs l'identifier à l'Éther, regardent celui-ci comme « non-substantiel », et, par suite, ne le comptent pas comme un des éléments corporels (voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, n° 10, p. 260, note 3, et aussi la première partie de la présente étude, 3e année, n° 1). — D'ailleurs, le véritable « vide universel » ne serait pas ce vide que nous venons d'envisager, et qui est susceptible de contenir toutes les possibilités de l'Être (symbolisées spatialement par les virtualités du point), mais bien, au contraire, tout ce qui est en dehors de celui-ci, et où il ne peut plus en aucune façon être question d' « essence » ni de « substance ». Ce serait alors le Non-Être (ou le Zéro métaphysique), ou plus exactement un aspect de celui-ci, qui, d'ailleurs, est plein de tout ce qui, dans la Possibilité totale, n'est susceptible d'aucun développement en mode extérieur ou manifesté, et qui, par cela même, est absolument inexprimable (sur le Zéro métaphysique, voir *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, n° 8, pp. 153 et 154, et n° 9, p. 194).

(1) Cette étendue corporelle est la seule que connaissent les astronomes, et encore ne peuvent-ils, par leurs méthodes d'observation, en étudier qu'une certaine portion ; c'est d'ailleurs ce qui produit chez eux l'illusion de la prétendue « infinité de l'espace », car ils sont portés, par l'effet d'une véritable myopie intellectuelle qui paraît inhérente à toute science analytique, à considérer comme « à l'infini » (*sic*) tout ce qui dépasse la portée de leur expérience sensible, et qui n'est pourtant en réalité, par rapport à eux et au domaine qu'ils étudient, que du simple indéfini (voir *A propos du Grand Architecte de l'Univers*, 2e année, n° 7, et particulièrement p. 198, note 2).

(2) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, n° 10, pp. 262 et 263.

résulte (comme intermédiaire entre le point principiel et sa réflexion extérieure, le premier étant supposé s'être immédiatement situé par rapport à la seconde) (1) peut être regardée comme mesurant l'amplitude du mouvement vibratoire élémentaire dont nous avons parlé précédemment.

Cependant, sans la coexistence de la simultanéité avec la succession, le mouvement lui-même ne serait pas possible, car, alors, ou le point mobile (ou du moins considéré comme tel au cours de son processus de modification) serait là où il n'est pas, ce qui est absurde, ou il ne serait nulle part, ce qui revient à dire qu'il n'y aurait actuellement aucun espace où le mouvement puisse se produire en fait (2). C'est à cela que se réduisent en somme tous les arguments qui ont été émis contre la possibilité du mouvement, notamment par certains philosophes grecs (3) ; cette question est d'ailleurs de celles qui embarrassent le plus les savants et les philosophes modernes. Sa solution est pourtant fort simple, et elle réside précisément, comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs, dans la coexistence de la succession et de la simultanéité : succession dans les modalités de la manifestation, à l'état actuel, mais simultanéité en principe, à l'état potentiel, rendant possible l'enchaînement logique des causes et des effets (tout effet étant impliqué et contenu en puissance dans sa cause, qui n'est en rien affectée ou modifiée par l'actuation de cet effet) (4). Au point de vue physique, la notion de succession est attachée à la condition temporelle, et celle de simultanéité à la condition spatiale (5) ; c'est le mouvement, résultant, quant à son passage de la puissance à l'acte, de l'union ou de la combinaison de ces deux conditions, qui concilie (ou équilibre) les deux notions correspondantes, en faisant coexister, en mode simultané au point de vue purement spatial (qui est essentiellement

---

(1) Cette localisation implique déjà, d'ailleurs, une première réflexion (précédant celle que nous considérons ici), mais avec laquelle le point principiel s'identifie lui-même (en se déterminant) pour en faire le centre effectif de l'étendue en voie de réalisation, et de laquelle il se réfléchit, par suite, dans tous les autres points (purement virtuels par rapport à lui) de cette étendue qui est son champ de manifestation.

(2) Effectivement, le point est « quelque part » dès qu'il s'est situé ou déterminé dans l'espace (sa potentialité en mode passif) pour le réaliser, c'est-à-dire le faire passer de puissance en acte, et dans cette réalisation même, que tout mouvement, même élémentaire, présuppose nécessairement.

(3) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 10, p. 262, note 2.

(4) Leibnitz semble avoir au moins entrevu cette solution, lorsqu'il formula sa théorie de l' « harmonie préétablie », qui a été généralement fort mal comprise par ceux qui ont voulu en donner des interprétations.

(5) C'est aussi par ces deux notions (tout idéales lorsqu'on les envisage en dehors de ce point de vue spécialisé, sous lequel seul elles nous sont rendues sensibles) que Leibnitz définit respectivement le temps et l'espace.

statique), un corps avec lui-même (l'identité étant ainsi conservée à travers toutes les modifications, contrairement à la théorie bouddhiste de la « dissolubilité totale ») (1) en une série indéfinie de positions (qui sont autant de modifications de ce même corps, accidentelles et contingentes par rapport à ce qui constitue sa réalité intime, tant en substance qu'en essence), positions qui sont d'ailleurs successives au point de vue temporel (cinétique dans sa relation avec le point de vue spatial) (2).

D'autre part, puisque le mouvement actuel suppose le temps et sa coexistence avec l'espace, nous sommes amené à formuler la remarque suivante : un corps peut se mouvoir suivant l'une ou l'autre des trois dimensions de l'espace physique, ou suivant une direction qui est une combinaison de ces trois dimensions, car, quelle que soit en effet la direction (fixe ou variable) de son mouvement, elle peut toujours se ramener à un ensemble plus ou moins complexe de composantes dirigées suivant les trois axes de coordonnées auxquels est rapporté l'espace considéré ; mais en outre, dans tous les cas, ce corps se meut toujours et nécessairement dans le temps. Par suite, celui-ci deviendra une autre dimension de l'espace si l'on change la succession en simultanéité; en d'autres termes, supprimer la condition temporelle revient à ajouter une dimension supplémentaire à l'espace physique, dont le nouvel espace ainsi obtenu constitue un prolongement ou une extension. Cette quatrième dimension correspond donc à l' « omniprésence » dans le domaine considéré, et c'est par cette transposition dans le « non-temps » que l'on peut concevoir la « permanente actualité » de l'Univers manifesté (3) ; c'est aussi par là que s'expliquent (en remarquant d'ailleurs que toute modification n'est pas assimilable au mouvement, qui n'est qu'une modification extérieure d'un ordre spécial) tous les phénomènes que l'on regarde vulgairement comme miraculeux ou surnaturels (4), bien à tort, puisqu'ils appar-

---

(1) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 10, p. 260, note 4.

(2) Il est bien évident, en effet, que toutes ces positions coexistent simultanément en tant que lieux situés dans une même étendue, dont elles ne sont que des portions différentes (et d'ailleurs quantitativement équivalentes), toutes également susceptibles d'être occupées par un même corps, qui doit être envisagé statiquement dans chacune de ces positions lorsqu'on la considère isolément par rapport aux autres, d'une part, et aussi, d'autre part, lorsqu'on les considère toutes, dans leur ensemble, en dehors du point de vue temporel.

(3) Voir *Pages dédiées à Mercure*, 2e année, no 1, p. 35, et no 2, p. 66 ; *Pages dédiées au Soleil*, 2e année, no 2, pp. 63 et 64.

(4) Il y a des faits qui ne paraissent inexplicables que parce qu'on ne sort pas, pour en chercher l'explication, des conditions ordinaires du temps physique ; ainsi, la reconstitution subite des tissus organiques lésés, que l'on constate dans certains cas regardés comme « miraculeux », ne peut pas être

tiennent encore au domaine de notre individualité actuelle (dans l'une ou l'autre de ses modalités multiples, car l'individualité corporelle n'en constitue qu'une très faible partie) (1), domaine dont la conception du « temps immobile » nous permet d'embrasser intégralement toute l'indéfinité (2).

Revenons à notre conception du point remplissant toute l'étendue par l'indéfinité de ses manifestations, c'est-à-dire de ses modifications multiples

---

naturelle, dit-on, parce qu'elle est contraire aux lois physiologiques de la régénération de ces tissus, laquelle s'opère par des générations (ou bipartitions) multiples et *successives* de cellules, ce qui exige nécessairement la collaboration du temps. D'abord, il n'est pas prouvé qu'une reconstitution de ce genre, si subite soit-elle, soit réellement *instantanée*, c'est-à-dire ne demande effectivement *aucun temps* pour se produire, et il est possible que, dans certaines circonstances, la multiplication des cellules soit simplement rendue beaucoup plus rapide qu'elle ne l'est dans les cas normaux, au point de ne plus exiger qu'une durée moindre que toute mesure appréciable à notre perception sensible. Ensuite, en admettant même qu'il s'agisse bien d'un phénomène véritablement *instantané*, il est encore possible que, dans certaines conditions particulières, différentes des conditions ordinaires, mais néanmoins tout aussi naturelles, ce phénomène s'accomplisse en effet *hors du temps* (ce qu'implique l' « instantanéité » en question, qui, dans les cas considérés, équivaut à la *simultanéité* des bipartitions cellulaires multiples, ou du moins se traduit ainsi dans sa correspondance corporelle ou physiologique), ou, si l'on préfère, qu'il s'accomplisse *dans le « non-temps »*, alors que, dans les conditions ordinaires, il s'accomplit *dans le temps*. — Il n'y aurait plus aucun miracle pour celui qui pourrait comprendre dans son vrai sens et résoudre cette question, beaucoup plus paradoxale en apparence qu'en réalité : « Comment, tout en vivant *dans le présent*, peut-on faire en sorte qu'un événement quelconque qui s'est produit *dans le passé* n'ait pas eu lieu ? » Et il est essentiel de remarquer que ceci (qui n'est pas plus impossible à priori que d'empêcher *présentement* la réalisation d'un événement *dans le futur*, puisque le rapport de succession n'est pas un rapport causal) ne suppose aucunement un retour dans le passé en tant que tel (retour qui serait une impossibilité manifeste, comme le serait également un transport dans le futur en tant que tel), puisqu'il n'y a évidemment ni passé ni futur par rapport à l' « éternel présent ».

(1) Ceci sera encore rendu plus clair et plus évident par tout ce que nous aurons à dire dans la suite de cette étude.

(2) Nous pouvons, à ce propos, ajouter ici une remarque sur la représentation numérique de cette indéfinité (en continuant à l'envisager sous son symbole spatial) : la ligne est mesurée, c'est-à-dire représentée quantitativement, par un nombre a à la première puissance ; comme sa mesure s'effectue d'ailleurs suivant la division décimale prise comme base, on peut poser $a = 10\,n$. Alors, on aura pour la surface : $a^2 = 100\,n^2$, et pour le volume :

et contingentes ; au point de vue dynamique (1), celles-ci doivent être considérées, dans l'étendue (dont elles sont tous les points), comme autant de centres de force (dont chacun est potentiellement le centre même de l'étendue), et la force n'est pas autre chose que l'affirmation (en mode manifesté) de la volonté de l'Être, symbolisé par le point, cette volonté étant, au sens universel, sa puissance active ou son « énergie productrice « (*Shakti*) (2), indissolublement unie à lui-même, et s'exerçant sur le domaine d'activité de l'Être, c'est-à-dire, avec le même symbolisme, sur l'étendue elle-même envisagée passivement, ou au point de vue statique (comme le champ d'action de l'un quelconque de ces centres de force) (3). Ainsi, dans toutes ses mani-

---

$a^3 = 1000\ n^3$; pour l'étendue à quatre dimensions, il faudra ajouter encore un facteur a, ce qui donnera : $a^4 = 10000\ n^4$. D'ailleurs, on peut dire que toutes les puissances de 10 sont contenues virtuellement dans sa quatrième puissance, de même que le Dénaire, manifestation complète de l'Unité, est contenu dans le Quaternaire (voir *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, no 8, p. 156) ; il en résulte que ce nombre, $10^4 = 10000$, peut être pris comme le symbole numérique de l'indéfinité, ainsi que nous l'avons déjà indiqué ailleurs (voir *Remarques sur la Notation mathématique*, 1re année, no 6, p. 115).

(1) Il importe de remarquer que « dynamique » n'est nullement synonyme de « cinétique » : le mouvement peut être considéré comme la conséquence d'une certaine action de la force (rendant ainsi cette action mesurable, par une traduction spatiale, en permettant de définir son « intensité »), mais il ne peut s'identifier à cette force même ; d'ailleurs, sous d'autres modalités et dans d'autres conditions, la force (ou la volonté) en action produit évidemment tout autre chose que le mouvement, puisque, comme nous l'avons fait remarquer un peu plus haut, celui-ci ne constitue qu'un cas particulier parmi les indéfinités de modifications possibles qui sont comprises dans le monde extérieur, c'est-à-dire dans l'ensemble de la manifestation universelle.

(2) Cette puissance active peut d'ailleurs être envisagée sous différents aspects : comme pouvoir créateur, elle est plus particulièrement appelée *Kriyâ-Shakti*, tandis que *Jnâna-Shakti* est le pouvoir de connaissance, *Ichchhâ-Shakti* le pouvoir de désir, et ainsi de suite, en considérant l'indéfinie multiplicité des attributs manifestés par l'Être dans le monde extérieur, mais sans fractionner aucunement pour cela, dans la pluralité de ces aspects, l'unité de la Puissance Universelle en soi, qui est nécessairement corrélative de l'unité essentielle de l'Être, et impliquée par cette unité même. — Dans l'ordre psychologique, cette puissance active est représentée par אשה, « faculté volitive » de איש, l' « homme intellectuel » (voir Fabre d'Olivet, *La Langue hébraïque restituée*).

(3) La Possibilité Universelle, regardée, dans son unité intégrale (mais, bien entendu, quant aux possibilités de manifestation seulement), comme le

siquement par le mouvement. Il importe de remarquer que toute forme corporelle est nécessairement vivante, puisque la vie est, aussi bien que la forme, une condition de toute existence physique (1) ; cette vie physique comporte d'ailleurs une indéfinité de degrés, ses divisions les plus générales, à notre point de vue terrestre du moins, correspondant aux trois règnes minéral, végétal et animal (mais sans que les distinctions entre ceux-ci puissent avoir plus qu'une valeur toute relative) (2). Il résulte de là que, dans ce domaine, une forme quelconque est toujours dans un état de mouvement ou d'activité, qui manifeste sa vie propre, et que c'est seulement par une abstraction toute conceptuelle qu'elle peut être envisagée statiquement, c'est-à-dire en repos (3).

C'est par la mobilité que la forme se manifeste physiquement et nous est rendue sensible, et, de même que la mobilité est la nature caractéristique de l'Air (*Vâyu*), le toucher est le sens qui lui correspond en propre, car c'est

---

(1) Il est bien entendu par là même que, réciproquement, la vie, dans le monde physique, ne peut se manifester autrement que dans des formes ; mais ceci ne prouve rien contre l'existence possible d'une vie informelle en dehors de ce monde physique, sans cependant qu'il soit légitime de considérer la vie, même dans toute l'indéfinité de son extension, comme étant plus qu'une possibilité contingente comparable à toutes les autres, et intervenant, au même titre que ces autres, dans la détermination de certains états individuels des êtres manifestés, états qui procèdent de certains aspects spécialisés et réfractés de l'Être Universel.

(2) Il est impossible de déterminer des caractères permettant d'établir des distinctions certaines et précises entre ces trois règnes, qui semblent se rejoindre surtout par leurs formes les plus élémentaires, embryonnaires en quelque sorte. — Sur les manifestations de la vie dans le règne minéral, et spécialement dans les cristaux, voir *Les Néo-Spiritualistes*, 2e année, n° 11, p. 294.

(3) On voit suffisamment par là ce qu'il faut penser, au point de vue physique, du prétendu « principe de l'inertie de la matière » : la matière véritablement inerte, c'est-à-dire dénuée de toute attribution ou propriété actuelle, donc indistincte et indifférenciée, pure puissance passive et réceptive sur laquelle s'exerce une activité dont elle n'est point cause, n'est, nous le répétons, que conceptible en tant qu'on l'envisage séparément de cette activité dont elle n'est que le « substratum », et de laquelle elle tient toute réalité actuelle ; et c'est cette activité (à laquelle elle ne s'oppose, pour lui fournir un support, que par l'effet d'une réflexion contingente qui ne lui donne aucune réalité indépendante) qui, par réaction (en raison de cette réflexion même), en fait, dans les conditions spéciales de l'existence physique, le lieu de tous les phénomènes sensibles (ainsi d'ailleurs que d'autres phénomènes qui ne rentrent pas dans les limites de perception de nos sens), le milieu substantiel et plastique de toutes les modifications corporelles.

festations et dans chacune d'elles, le point peut être regardé (par rapport à ces manifestations) comme se polarisant en mode actif et passif, ou, si l'on préfère, direct et réfléchi (1) : le point de vue dynamique, actif ou direct, correspond à l'essence, et le point de vue statique, passif ou réfléchi, correspond à la substance (2) ; mais, bien entendu, la considération de ces deux points de vue (complémentaires l'un de l'autre) dans toute modalité de la manifestation n'altère en rien l'unité du point principiel (non plus que de l'Être dont il est le symbole), et ceci permet de concevoir nettement l'identité fondamentale de l'essence et de la substance, qui sont, comme nous l'avons dit au début de cette étude, les deux pôles de la manifestation universelle.

L'étendue, considérée sous le point de vue substantiel, n'est point distincte, quant à notre monde physique, de l'Éther primordial (*Âkâsha*), tant qu'il ne s'y produit pas un mouvement complexe déterminant une différenciation formelle ; mais l'indéfinité des combinaisons possibles de mouvements donne ensuite naissance, dans cette étendue, à l'indéfinité des formes, se différenciant toutes, ainsi que nous l'avons indiqué, à partir de la forme sphérique originelle (3). C'est le mouvement qui, au point de vue physique, est le facteur nécessaire de toute différenciation, donc la condition de toutes les manifestations formelles, et aussi, simultanément, de toutes les manifestations vitales ; les unes et les autres, dans le domaine considéré, étant pareillement soumises au temps et à l'espace, et supposant, d'autre part, un « substratum » matériel, sur lequel s'exerce cette activité qui se traduit phy-

---

côté féminin de l'Être (dont le côté masculin est *Purusha*, qui est l'Être lui-même dans son identité suprême et « non-agissante » en soi), se polarise donc ici en puissance active (*Shakti*) et puissance passive (*Prakriti*). — Sur la représentation hiéroglyphique de ces deux puissances active et passive par י et מ respectivement, voir *L'Archéomètre*, 2e année, no 2, pp. 51 à 54 ; voir aussi, sur leur signification cosmogonique, *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, no 5, p. 149, note 1.

(1) Mais cette polarisation reste potentielle (donc tout idéale, et non sensible) tant que nous n'avons pas à envisager le complémentarisme actuel du Feu et de l'Eau (chacun de ceux-ci restant d'ailleurs de même polarisé en puissance) ; jusque-là, les deux aspects actif et passif ne peuvent être dissociés que conceptuellement, puisque l'Air est encore un élément neutre.

(2) Pour tout point de l'étendue, l'aspect statique est réfléchi par rapport à l'aspect dynamique, qui est direct en tant qu'il participe immédiatement de l'essence du point principiel (ce qui implique une identification), mais qui, cependant, est lui-même réfléchi par rapport à ce point considéré en soi, dans son indivisible unité ; il ne faut jamais perdre de vue que la considération de l'activité et de la passivité n'implique qu'une relation ou un rapport entre deux termes envisagés comme réciproquement complémentaires.

(3) Voir précédemment, 3e année, no 1, p. 11.

donc que, pour cet élément comme pour le précédent, nous avons bien eu à considérer, ainsi que nous l'avions prévu, la totalité des cinq conditions de l'existence corporelle et leurs relations ; il en sera encore de même pour chacun des trois autres éléments, qui procèdent les deux premiers, et dont nous allons parler maintenant.

(*A suivre.*)

T Palingénius.

LES NÉO-SPIRITUALISTES

(*Suite*)

Nous avons dit précédemment, mais sans y insister, qu'il existe des gens, spirites ou autres, qui s'efforcent de prouver « expérimentalement » la thèse réincarnationniste (1) ; une pareille prétention doit paraître tellement invraisemblable à toute personne douée simplement du plus vulgaire bon sens, qu'on serait tenté, à priori, de supposer qu'il ne peut s'agir là que de quelque mauvaise plaisanterie ; mais il paraît pourtant qu'il n'en est rien. Voici, en effet, qu'un expérimentateur réputé sérieux, qui s'est acquis une certaine considération scientifique par ses travaux sur le « psychisme » (2), mais qui, malheureusement pour lui, semble s'être peu à peu converti presque entièrement aux théories spirites (il arrive assez fréquemment que les savants ne sont pas exempts d'une certaine... naïveté) (3), a publié tout récemment un

(1) Voir 2e année, n° 9, p. 246.

(2) Faute d'un terme moins imparfait, nous conservons celui de « psychisme », si vague et imprécis qu'il soit, pour désigner un ensemble d'études dont l'objet lui-même, d'ailleurs, n'est guère mieux défini ; quelqu'un (le Dr Richet, croyons-nous) a eu l'idée malheureuse de substituer à ce mot celui de « métapsychique », qui a l'immense inconvénient de faire penser à quelque chose de plus ou moins analogue ou parallèle à la Métaphysique (et, dans ce cas, nous ne voyons pas trop ce que cela pourrait être, sinon la Métaphysique elle-même sous un autre nom), alors que, tout au contraire, il s'agit d'une science expérimentale, avec des méthodes calquées aussi exactement que possible sur celles des sciences physiques.

(3) Le cas auquel nous faisons allusion n'est pas isolé, et il en existe de tout à fait semblables, dont plusieurs sont même fort connus ; nous avons cité ailleurs ceux de Crookes, de Lombroso, du Dr Richet et de M. Camille Flammarion (*A propos du Grand Architecte de l'Univers*, 2e année, n° 7, p. 196), et nous aurions pu y ajouter celui de William James et plusieurs autres encore ; tout cela prouve simplement qu'un savant analyste, quelle

par le toucher que nous percevons la forme d'une façon générale (1). Cependant, ce sens, en raison de son mode limité de perception, qui s'opère exclusivement par contact, ne peut pas nous donner encore directement et immédiatement la notion intégrale de l'étendue corporelle (à trois dimensions) (2), ce qui appartiendra seulement au sens de la vue ; mais l'existence actuelle de cette étendue est déjà supposée ici par celle de la forme, puisqu'elle conditionne la manifestation de cette dernière, du moins dans le monde physique (3).

D'autre part, en tant que l'Air procède de l'Éther, le son est aussi sensible en lui ; comme le mouvement différencié implique, ainsi que nous l'avons établi plus haut, la distinction des directions de l'espace, le rôle de l'Air dans la perception du son, à part sa qualité de milieu dans lequel s'amplifient les vibrations éthériques, consistera principalement à nous faire reconnaître la direction suivant laquelle ce son est produit par rapport à la situation actuelle de notre corps. Dans les organes physiologiques de l'ouïe, la partie qui correspond à cette perception de la direction (perception qui, d'ailleurs, ne devient effectivement complète qu'avec et par la notion de l'étendue à trois dimensions) constitue ce qu'on appelle les « canaux semicirculaires », lesquels sont précisément orientés suivant les trois dimensions de l'espace physique (4).

Enfin, à un point de vue autre que celui des qualités sensibles, l'Air est le milieu substantiel dont procède le souffle vital (*prâna*); c'est pourquoi les cinq phases de la respiration et de l'assimilation, qui sont des modalités ou des aspects de celui-ci, sont, dans leur ensemble, identifiées à *Vâyu* (5). C'est là le rôle particulier de l'Air en ce qui concerne la vie ; nous voyons

---

(1) Il est bon de remarquer à ce propos que les organes du toucher sont répartis sur toute la superficie (extérieure et intérieure) de notre organisme, qui se trouve en contact avec le milieu atmosphérique.

(2) Le contact ne pouvant s'opérer qu'entre des surfaces (en raison de l'impénétrabilité de la matière physique, propriété sur laquelle nous aurons à revenir par la suite), la perception qui en résulte ne peut donc donner d'une façon immédiate que la notion de surface, dans laquelle interviennent seulement deux dimensions de l'étendue.

(3) Nous ajoutons toujours cette restriction pour ne limiter en rien les possibilités indéfinies de combinaisons des diverses conditions contingentes d'existence, et en particulier de celles de l'existence corporelle, qui ne se trouvent réunies d'une façon nécessairement constante que dans le domaine de cette modalité spéciale.

(4) Ceci explique pourquoi il est dit que les directions de l'espace sont les oreilles de *Vaishwânara* (voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Vêdânta*, 2e année, nº 10, p. 264).

(5) Pour la définition de ces cinq *vâyus*, voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Vêdânta*, 2e année, nº 9, p. 243.

ductions mentales respectives. Si cette comparaison vient à être rendue impossible pour une raison quelconque (soit par la suppression momentanée de toute impression extérieure, soit d'une autre façon), le souvenir, n'étant plus localisé dans le temps par rapport à d'autres éléments psychologiques présentement différents, perd son caractère représentatif du passé, pour ne plus conserver que sa qualité actuelle de présent. Or c'est précisément là ce qui se produit dans les cas dont nous parlons : l'état dans lequel est placé le sujet correspond à une modification de sa conscience actuelle, impliquant une extension, dans un certain sens, de ses facultés individuelles, au détriment momentané du développement dans un autre sens que ces facultés possèdent dans l'état normal. Si donc, dans un tel état, on empêche le sujet d'être affecté par les perceptions présentes, et si, en outre, on écarte en même temps de sa conscience tous les événements postérieurs à un certain moment déterminé (conditions qui sont parfaitement réalisables à l'aide de la suggestion), lorsque les souvenirs se rapportant à ce même moment se présentent distinctement à cette conscience ainsi modifiée quant à son étendue (qui est alors pour le sujet la conscience actuelle), ils ne peuvent aucunement être situés dans le passé ou envisagés sous cet aspect, puisqu'il n'y a plus actuellement dans le champ de la conscience aucun élément avec lequel ils puissent être mis dans un rapport d'antériorité temporelle.

En tout ceci, il ne s'agit de rien de plus que d'un état mental impliquant une modification de la conception du temps (ou mieux de sa compréhension) par rapport à l'état normal ; et, d'ailleurs, ces deux états ne sont l'un et l'autre que deux modalités différentes d'une même individualité (1). En effet, il ne peut être ici question d'états supérieurs et extra-individuels dans lesquels l'être serait affranchi de la condition temporelle, ni même d'une extension de l'individualité impliquant ce même affranchissement partiel, puisqu'on place au contraire le sujet dans un instant déterminé, ce qui suppose essentiellement que son état actuel est conditionné par le temps. En outre, d'une part, des états tels que ceux auxquels nous venons de faire allusion ne peuvent évidemment être atteints par des moyens qui sont entièrement du domaine de l'individualité actuelle et restreinte, comme l'est nécessairement tout procédé expérimental ; et, d'autre part, même s'ils étaient atteints d'une façon quelconque, ils ne sauraient aucunement être rendus sensibles à cette individualité, dont les conditions particulières d'existence n'ont aucun point de contact avec celles des états supérieurs de l'être, et qui, en tant qu'individualité spéciale, est forcément incapable

(1) Il en est de même des états (spontanés ou provoqués) qui correspondent à toutes les altérations de la conscience individuelle, dont les plus importantes sont ordinairement rangées sous la dénomination impropre et fautive de « dédoublements de la personnalité ».

ouvrage contenant l'exposé de ses recherches sur les prétendues « vies successives » au moyen des phénomènes de « régression de la mémoire » qu'il a cru constater chez certains sujets hypnotiques ou magnétiques (1).

Nous disons : qu'il a cru constater, car, si nous ne pouvons en aucune façon songer à mettre en doute sa bonne foi, nous pensons du moins que les faits qu'il interprète ainsi, en vertu d'une hypothèse préconçue, s'expliquent, en réalité, d'une façon tout autre et beaucoup plus simple. En somme, ces faits se résument en ceci : le sujet, étant dans un certain état, peut être replacé mentalement dans les conditions où il se trouvait à une époque passée, et être « situé » ainsi à un âge quelconque, dont il parle alors comme du présent, d'où l'on conclut que, dans ce cas, il n'y a pas « souvenir », mais « régression de la mémoire ». Ceci est d'ailleurs une contradiction dans les termes, car il ne peut évidemment être question de mémoire là où il n'y a pas de souvenir ; mais, cette observation à part, il faut se demander avant tout si la possibilité du souvenir pur et simple est véritablement exclue par la seule raison que le sujet parle du passé comme s'il lui était redevenu présent.

A cela, on peut répondre immédiatement que les souvenirs, en tant que tels, sont toujours mentalement présents (2) ; ce qui, pour notre conscience actuelle, les caractérise effectivement comme souvenirs d'événements passés, c'est leur comparaison avec nos perceptions présentes (nous entendons présentes en tant que perceptions), comparaison qui permet seule de distinguer les uns des autres en établissant un rapport (temporel, c'est-à-dire de succession) entre les événements extérieurs (3) dont ils sont pour nous les tra-

---

que soit sa valeur comme tel, et quel que soit aussi son domaine spécial, n'est pas forcément pour cela, en dehors de ce même domaine, notablement supérieur à la grande masse du public ignorant et crédule qui fournit la majeure partie de la clientèle spirito-occultiste.

(1) Nous ne chercherons pas ici jusqu'à quel point il est possible de différencier nettement l'hypnotisme et le magnétisme ; il se pourrait bien que cette distinction fût plus verbale que réelle, et, en tout cas, elle n'a aucune importance quant à la question qui nous occupe présentement.

(2) Que ces souvenirs se trouvent d'ailleurs actuellement dans le champ de la conscience claire et distincte ou dans celui de la « subconscience » (en admettant ce terme dans son sens tout à fait général), peu importe, puisque, normalement, ils ont toujours la possibilité de passer de l'un dans l'autre, ce qui montre qu'il ne s'agit là que d'une différence de degré, et rien de plus.

(3) Extérieurs par rapport au point de vue de notre conscience individuelle, bien entendu ; d'ailleurs, cette distinction du souvenir et de la perception ne relève que de la psychologie la plus élémentaire, et, d'autre part, elle est indépendante de la question du mode de perception des objets regardés comme extérieurs, ou plutôt de leurs qualités sensibles.

aux forces qui agissent entre ces masses (1), ni aux lois de ces forces, non plus qu'aux situations actuelles des masses dans l'espace, remplaçons chaque vitesse par une vitesse égale et contraire (2). Nous appellerons cela « révertir » toutes les vitesses ; ce changement lui-même prendra le nom de réversion, et nous appellerons sa possibilité, réversibilité du mouvement du système. »

Arrêtons-nous un instant ici, car c'est justement cette possibilité que nous ne saurions admettre, au point de vue même du mouvement, qui s'effectue nécessairement dans le temps : le système considéré reprendra en sens inverse, dans une nouvelle série d'états successifs, les situations qu'il avait précédemment occupées dans l'espace, mais le temps ne redeviendra jamais le même pour cela, et il suffit évidemment que cette seule condition soit changée pour que les nouveaux états du système ne puissent en aucune façon s'identifier aux précédents. D'ailleurs, dans le raisonnement que nous citons, il est supposé explicitement (encore qu'en un français contestable) que la relation du passé à l'avenir est une relation de cause à effet, tandis que le rapport causal, au contraire, implique essentiellement la simultanéité, d'où il résulte que des états considérés comme se suivant ne peuvent pas, sous ce point de vue, s'engendrer les uns les autres (3) ; mais poursuivons.

« Or, quand on aura opéré (4) la réversion des vitesses d'un système de corps, il s'agira de trouver, pour ce système ainsi réverti, la série complète de ses états futurs et passés : cette recherche sera-t-elle plus ou moins difficile que le problème correspondant pour les états successifs du même système non réverti ? Ni plus ni moins (5), et la solution de l'un de ces problè-

---

(1) « Sur ces masses » aurait été plus compréhensible.

(2) Une vitesse contraire à une autre, ou bien de direction différente, ne peut lui être égale au sens rigoureux du mot, elle peut seulement lui être équivalente en quantité ; et, d'un autre côté, est-il possible de regarder cette « réversion » comme ne changeant en rien les lois du mouvement considéré, étant donné que, si ces lois avaient continué à être normalement suivies, elle ne se serait pas produite ?

(3) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 10, pp. 262 et 263. — Par suite, si le souvenir d'une impression quelconque peut être cause d'autres phénomènes mentaux, quels qu'ils soient, c'est en tant que souvenir présent, mais l'impression passée ne peut actuellement être cause de rien.

(4) L'auteur du raisonnement a eu la prudence d'ajouter ici entre parenthèses : « non dans la réalité, mais dans la pensée pure » ; par là, il sort entièrement du domaine de la mécanique, et ce dont il parle n'a plus aucun rapport avec « un système de corps » ; mais il est à retenir qu'il regarde lui-même la prétendue « réversion » comme irréalisable, contrairement à l'hypothèse de ceux qui ont voulu appliquer son raisonnement à la « régression de la mémoire ».

(5) Évidemment, puisque, dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'étudier un

d'assentir, et à plus forte raison d'exprimer, tout ce qui est au-delà des limites de ses propres possibilités (1).

Quant à retourner effectivement dans le passé, c'est là une chose qui comme nous le disons ailleurs, est manifestement aussi impossible à l'individu humain que de se transporter dans l'avenir (2); et nous n'aurions jamais pensé que la « machine à explorer le temps » de Wells pût être considérée autrement que comme une conception de pure fantaisie, ni qu'on en vînt à parler sérieusement de la « réversibilité du temps ». L'espace est réversible, c'est-à-dire que l'une quelconque de ses parties, ayant été parcourue dans un certain sens, peut l'être ensuite en sens inverse, et cela parce qu'il est une coordination d'éléments envisagés en mode simultané et permanent; mais le temps, étant au contraire une coordination d'éléments envisagés en mode successif et transitoire, ne peut être réversible, car une telle supposition serait la négation même du point de vue de la succession, ou, en d'autres termes, elle reviendrait précisément à supprimer la condition temporelle (3). Pourtant, il s'est trouvé des gens qui ont conçu cette idée pour le moins singulière de la « réversibilité du temps », et qui ont prétendu l'appuyer sur un « théorème de mécanique » (?) dont nous croyons intéressant de reproduire intégralement l'énoncé, afin de montrer plus clairement l'origine de leur fantastique hypothèse.

« Connaissant la série complexe de tous les états successifs d'un système de corps, et ces états se suivant et s'engendrant dans un ordre déterminé, au passé qui fait fonction de cause, à l'avenir qui a rang d'effet (*sic*), considérons un de ces états successifs, et, sans rien changer aux masses composantes, ni

---

(1) Du reste, dans tous les cas dont nous parlons, il ne s'agit que d'événements physiques, et même le plus souvent terrestres (quoique tel autre expérimentateur assez connu ait publié jadis un récit détaillé des prétendues « incarnations antérieures » de son sujet sur la planète Mars, sans s'être étonné que tout ce qui se passe sur celle-ci soit si facilement traduisible en langage terrestre !); il n'y a là rien qui exige le moins du monde l'intervention d'états supérieurs de l'être, que d'ailleurs, bien entendu, les « psychistes » ne soupçonnent même pas.

(2) Voir pour ceci, ainsi que pour ce qui suit, notre étude sur *Les Conditions de l'existence corporelle*, dans le présent n°, pp. 39 et 40 (et particulièrement la note 4 de la p. 39).

(3) Cette suppression de la condition temporelle est d'ailleurs possible, mais non dans les cas que nous envisageons ici, puisque ces cas supposent toujours le temps ; et, en parlant ailleurs de la conception de l' « éternel présent », nous avons eu bien soin de faire remarquer qu'elle ne peut rien avoir de commun avec un retour dans le passé ou un transport dans l'avenir, puisqu'elle supprime précisément le passé et l'avenir, en nous affranchissant du point de vue de la succession, c'est-à-dire de ce qui constitue pour notre être actuel toute la réalité de la condition temporelle.

trace sur l'organisme qui l'a éprouvée. Nous n'avons pas à rechercher ici de quelle façon cette impression peut être enregistrée par certains centres nerveux ; c'est là une étude qui relève de la science expérimentale pure et simple, et, d'ailleurs, celle-ci est déjà parvenue à « localiser » à peu près exactement les centres correspondant aux différentes modalités de la mémoire (1). L'action exercée sur ces centres, aidée du reste par un facteur psychologique qui est la suggestion, permet de placer le sujet dans les conditions voulues pour réaliser les expériences dont nous avons parlé, du moins quant à leur première partie, celle qui se rapporte aux événements auxquels il a réellement pris part ou assisté à une époque plus ou moins éloignée (2).

Mais, bien entendu, la correspondance physiologique que nous venons de signaler n'est possible que pour les impressions qui ont réellement affecté l'organisme du sujet; et de même, au point de vue psychologique, la conscience individuelle d'un être quelconque ne peut évidemment contenir que des éléments ayant quelque rapport avec l'individualité actuelle de cet être. Ceci devrait suffire à montrer qu'il est inutile de chercher à poursuivre les recherches expérimentales au-delà de certaines limites, c'est-à-dire, dans le cas actuel, antérieurement à la naissance du sujet, ou du moins au début de sa vie embryonnaire; c'est pourtant là ce qu'on a prétendu faire, en s'appuyant, comme nous l'avons dit, sur l'hypothèse préconçue de la réincarnation, et on a cru pouvoir « faire revivre » ainsi à ce sujet « ses vies antérieures », tout en étudiant également, dans l'intervalle, « ce qui se passe pour l'esprit non incarné » !

---

(1) Cette « localisation » est rendue possible surtout par l'observation des différents cas de « paramnésie » (altérations partielles de la mémoire) ; et nous pouvons ajouter que l'espèce de fractionnement de la mémoire que l'on constate dans ces cas permet d'expliquer une bonne partie des soi-disant « dedoublements de la personnalité », auxquels nous avons fait allusion précédemment.

(2) On pourrait également parler, si singulier que cela semble au premier abord, d'une correspondance, tant physiologique que psychologique, des événements non encore réalisés, mais dont l'individu porte les virtualités en lui ; ces virtualités se traduisent par des prédispositions et des tendances d'ordres divers, qui sont comme le germe présent des événements futurs concernant l'individu. Toute diathèse est, en somme, une prédisposition organique de ce genre : un individu porte en lui, dès son origine (« ab ovo », pourrait-on dire), telle ou telle maladie à l'état latent, mais cette maladie ne pourra se manifester que dans des circonstances favorables à son développement, par exemple sous l'action d'un traumatisme quelconque ou de toute autre cause d'affaiblissement de l'organisme ; si ces circonstances ne se rencontrent pas, la maladie ne se développera jamais, mais son germe n'en existe pas moins réellement et présentement dans l'organisme, de même qu'une tendance psychologique qui ne se manifeste par aucun acte extérieur n'en est pas moins réelle pour cela.

mes donnera celle de l'autre par un changement très simple, consistant, en termes techniques, à changer le signe algébrique du temps, à écrire $-t$ au lieu de $+t$, et réciproquement. »

En effet, c'est très simple en théorie, mais, faute de se rendre compte que la notation des « nombres négatifs » n'est qu'un procédé tout artificiel de simplification des calculs et ne correspond à aucune espèce de réalité (1), l'auteur de ce raisonnement tombe dans une grave erreur, qui est d'ailleurs commune à presque tous les mathématiciens, et, pour interpréter le changement de signe qu'il vient d'indiquer, il ajoute aussitôt : « C'est-à-dire que les deux séries complètes d'états successifs du même système de corps différeront seulement en ce que l'avenir deviendra passé, et que le passé deviendra futur (2). Ce sera la même série d'états successifs parcourue en sens inverse. La réversion des vitesses révertit simplement le temps : la série primitive des états successifs et la série révertie ont, à tous les instants correspondants, les mêmes figures du système avec les mêmes vitesses égales et contraires (*sic*). »

Malheureusement, en réalité, la réversion des vitesses révertit simplement les situations spatiales, et non pas le temps ; au lieu d'être « la même série d'états successifs parcourue en sens inverse », ce sera une seconde série inversement homologue de la première, quant à l'espace seulement ; le passé ne deviendra pas futur pour cela, et l'avenir ne deviendra passé qu'en vertu de la loi naturelle et normale de la succession, ainsi que cela se produit à chaque instant. Il est vraiment trop facile de montrer les sophismes inconscients et multiples qui se cachent dans de pareils arguments ; et voilà pourtant tout ce qu'on trouve à nous présenter pour justifier, « devant la science et la philosophie », une théorie comme celle des prétendues « régressions de la mémoire » !

Ceci étant dit, nous devons encore, pour compléter l'explication psychologique que nous avons indiquée au début, faire remarquer que le prétendu « retour dans le passé », c'est-à-dire en réalité, tout simplement, le rappel à la conscience claire et distincte de souvenirs conservés à l'état latent dans la mémoire subconsciente du sujet, est facilité d'autre part, au point de vue physiologique, par le fait que toute impression laisse nécessairement une

---

mouvement dont tous les éléments sont donnés ; mais, pour que cette étude corresponde à quelque chose de réel ou même de possible, il ne faudrait pas être dupe d'un simple jeu de notation !

(1) Sur cette notation et ses inconvénients, particulièrement au point de vue de la mécanique, voir *Remarques sur la Notation mathématique*, 1re année, nº 7.

(2) Voilà certes une singulière fantasmagorie, et il faut reconnaître qu'une opération aussi vulgaire qu'un simple changement de signe algébrique est douée d'une puissance bien étrange et vraiment merveilleuse... aux yeux des mathématiciens !

fort louable, et, quels que soient des résultats obtenus, nous n'y trouverons assurément rien à redire ; mais que l'on s'en tienne là, et qu'on cesse de l'employer à des fantasmagories comme celles dont nous venons de parler. Il se rencontrera pourtant encore, après cela, des gens qui viendront nous vanter « la clarté et l'évidence du spiritisme », et l'opposer à « l'obscurité de la métaphysique », qu'ils confondent d'ailleurs avec la plus vulgaire philosophie (1) ; singulière évidence, à moins que ce ne soit celle de l'absurdité ! Mais tout cela ne nous étonne aucunement, car nous savons fort bien que les spirites et autres « psychistes » de différentes catégories sont tous comme certain personnage dont nous avons eu à nous occuper récemment (2) ; ils ignorent profondément ce que c'est que la Métaphysique, et nous n'entreprendrons certes pas de le leur expliquer : « sarebbe lavar la testa all' asino », comme on dit irrévérencieusement en italien.

(*A suivre.*)

T PALINGÉNIUS.

(1) Certains vont même jusqu'à réclamer des « expériences métaphysiques », sans se rendre compte que l'union de ces deux mots constitue un non-sens pur et simple.

(2) Voir 2e année, n° 11, pp. 299 et 300.

DISSERTATION SUR LE RYTHME ET LA PROSODIE

DES ANCIENS ET DES MODERNES

par

FABRE D'OLIVET

(*Suite*)

III

La Grèce, asservie par les Romains, avait perdu jusqu'au souvenir de son ancienne gloire, lorsque les hordes du Nord, fondant de toutes parts sur ces superbes vainqueurs, inondèrent l'empire qu'ils avaient élevé, le renversèrent, et s'assirent fièrement sur ses débris. Tout changea. La poésie se tut. Les sciences et les arts disparurent ; et bientôt une ignorance superstitieuse, inquiète, farouche, vint éteindre de ses mains sanglantes la lampe que quelques savants osaient encore allumer dans la solitude. La flamme de l'incendie passa comme un torrent sur les Bibliothèques, et les monuments du génie furent proscrits comme attentatoires à la foi (1). On déclara impie, infernal,

(1) Petrus Alcyonius, *in Medicis Legato priore*, f° CIII, *verso*.

Ici, nous sommes en pleine fantaisie : comment peut-on parler des « antériorités de l'être vivant », lorsqu'il s'agit d'un temps où cet être vivant n'existait pas encore à l'état individualisé, et vouloir le reporter au-delà de son origine, c'est-à-dire dans des conditions où il ne s'est jamais trouvé, donc qui ne correspondent pour lui à aucune réalité ? Cela revient à créer de toutes pièces une réalité artificielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire une réalité mentale actuelle qui n'est la représentation d'aucune sorte de réalité sensible ; la suggestion donnée par l'expérimentateur en fournit le point de départ, et l'imagination du sujet fait le reste. Il en est de même, moins la suggestion initiale, dans l'état de rêve ordinaire, où « l'âme individuelle crée un monde qui procède tout entier d'elle-même, et dont les objets consistent exclusivement dans des conceptions mentales » (1), sans qu'il soit d'ailleurs possible de distinguer ces conceptions d'avec les perceptions d'origine extérieure, à moins qu'il ne s'établisse une comparaison entre ces deux sortes d'éléments psychologiques, ce qui ne peut se faire que par le passage plus ou moins nettement conscient de l'état de rêve à l'état de veille (2). Ainsi, un rêve provoqué, état en tout semblable à ceux où l'on fait naître chez un sujet, par des suggestions appropriées, des perceptions partiellement ou totalement imaginaires, mais avec cette seule différence que, ici, l'expérimentateur est lui-même dupe de sa propre suggestion et prend les créations mentales du sujet pour des « réveils de souvenirs » (3), voilà à quoi se réduit la prétendue « exploration des vies successives », l'unique « preuve expérimentale » que les réincarnationnistes aient pu fournir en faveur de leur théorie (4).

Que l'on essaye d'appliquer la suggestion à la « psychothérapie », de s'en servir pour guérir des ivrognes ou des maniaques, ou pour développer la mentalité de certains idiots, c'est là une tentative qui ne laisse pas d'être

---

(1) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 10, pp. 265 et 266.

(2) Mais cette comparaison n'est jamais possible dans le cas du rêve provoqué par suggestion, puisque le sujet, à son réveil, n'en conserve aucun souvenir dans sa conscience normale.

(3) Le sujet pourrait d'ailleurs les considérer également comme des souvenirs, car un rêve peut comprendre des souvenirs tout aussi bien que des impressions actuelles, sans que ces deux sortes d'éléments soient autre chose que de pures créations mentales. Nous ne parlons pas, bien entendu, des souvenirs de la veille qui viennent souvent se mêler au rêve, parce que la séparation des deux états de conscience est rarement complète, du moins quant au sommeil ordinaire ; elle paraît l'être beaucoup plus lorsqu'il s'agit du sommeil provoqué, et c'est ce qui explique l'oubli total qui suit le réveil du sujet.

(4) Pour ce qui est des cas spontanés de prétendus « réveils de souvenirs », voir 2e année, no 11, p. 297.

A partir de cette époque, le matériel du rythme, connu des scolastiques, reparut dans la poésie latine, soit seul, soit mêlé à la rime. Nous avons, de Bernard de Cluny, un poème de plus de trois mille vers hexamètres, rimés, dans lesquels, pour plus de difficultés, l'auteur s'est astreint à n'employer que des dactyles dans les cinq premiers pieds, le sixième devant absolument être un spondée.

Quand je dis que ce fut le matériel du rythme qui reparut dans la poésie latine, c'est qu'en effet on se tromperait beaucoup si on jugeait d'après les apparences extérieures que le rythme, dans son essence intime, c'est-à-dire le *Carmen* proprement dit, fut connu de ceux qui l'employaient. Le mouvement de ce *Carmen* et son harmonie musicale ne se faisaient pas plus sentir et ne retentissaient pas davantage dans la tête de ceux qui composaient les vers, que dans la bouche de ceux qui les récitaient. Les uns, après avoir péniblement appris, dans les écoles, à placer les signes de quantité sur ce qu'ils appelaient les longues et les brèves, imitaient froidement ce qu'ils voyaient exécuté dans les poèmes antiques, et plaçaient les mots à leur rang comme un maçon place les pierres taillées, démolies d'un édifice ancien, pour en élever une muraille rustique. Les autres, en lisant ces tristes compositions, ou les prononçaient avec leur accent national, ou s'efforçaient d'y joindre un certain scandement pédantesque qui les rendait encore plus barbares. La musique, qui, dans son principe, ne pouvait pas être séparée du rythme, lui était devenue tellement étrangère, que les musiciens évitaient les vers latins, comme trop difficiles à mettre en chant, et choisissaient de préférence la prose (1). Ainsi, d'un côté, les vers se changeaient en mauvaise prose, et, de l'autre, la plus mauvaise prose faisait l'office des vers.

Mais, tandis que les savants de ces siècles d'ignorance conservaient la forme du rythme, séparée de son esprit, et qu'ils calculaient froidement les pieds de leurs vers latins, les poètes du peuple, conduits par un tact plus fin, quoique moins régulier, conservaient son esprit séparé de sa forme. Excités par un sentiment véritablement poétique, ils choisissaient une phrase du chant vulgaire et y ajustaient, selon la prosodie du moment, des paroles quelconques qu'ils improvisaient avec plus ou moins de bonheur et d'enthousiasme, selon leur talent et la force de leur passion. C'est ainsi que firent les premiers troubadours occitaniques, et qu'ils apprirent à faire d'abord aux Aragonais, aux Castillans, et ensuite aux Italiens (2).

(*A suivre.*)

---

(1) Desbrosses, *Mécanisme du Langage*, ch. II, 49.

(2) Millot : *Hist. des Troub.* — Fabre d'Olivet : *Poésies occitan.*, à la *dissert.* — De Sismondi : *Littér. du Midi*, T. I, ch. 3.

ce que dans des temps plus heureux on avait regardé comme divin et céleste (1). Le rythme, dépendant de la musique, s'éteignit avec elle ; il cessa de retentir dans la masse du peuple, comme le pouls cesse de battre dans un cadavre.

Cependant, l'orage s'étant calmé, et, après quatre ou cinq siècles d'une obscurité absolue, la lumière ayant commencé à poindre de nouveau, on vit paraître quelques essais informes de poésie. Il est remarquable que le premier de ces essais venu à notre connaissance, daté du IXe siècle, ne porte aucun vestige ni de rythme, ni de rime, ni même de contexture grammaticale, tandis que le second, écrit à la même époque, par un homme à la vérité plus instruit, offre déjà des rimes assez exactes (2). On voit, dans un troisième morceau, daté du Xe siècle, la prosodie se développer et s'adjoindre à la rime (3), et enfin, dans un quatrième morceau du XIIe siècle, la prosodie et la rime se réunir à une ombre de rythme. Ce dernier consiste en un distique qu'Abélard écrivait à Héloïse. De tous les vers que cet homme célèbre avait composés, ce sont les seuls qui se soient conservés, et je les rapporte avec plaisir, à cause de leur douceur :

Vive, vale, vivantque tuæ valeantque sorores,
Vivite, sed Christo, quæso, mei memores.

---

(1) Bayle, *Dict. crit.*, art. *Sédulus*, rem. D.

(2) Le premier morceau est une sorte de complainte, où les soldats de l'Empereur Louis II, indignés de l'affront que lui a fait le duc de Bénévent, s'excitent à le venger. En voici les trois premiers vers :

Audite omnes fines terra, terrore cum tristitia,
Quale scelus fuit factum Benevento civitas.
Lhudvicum comprederunt, sancto pio augusto !

(De Sismondi, *De la Littérat. du Midi de l'Europe*, T. I, p. 25.)

Le second morceau est une élégie composée par le malheureux Gotescalc dans son exil. En voici la première stance :

Ut quid jubes, pusiole,
Quare mandas, filiole,
Carmen dulce cantare,
Cum sum longe exul valde,
Intra mare,
Oh ! cur jubes me canere ?

(Cité par La Borde : *Essai sur la Musique*, T. II, p. 444.)

(3) C'est une chanson militaire, écrite vers l'an 924 pour être chantée par les soldats modénois, chargés de la défense de leurs remparts contre les Hongrois. En voici le commencement :

O tu qui servas armis ista mœnia,
Noli dormire, moneo, sed vigila !
Dum Hector vigil exstitit in Troja,
Non eam cepit fraudulenta Grœcia.

(De Sismondi, *ibid.*, p. 27.)

ERRATA DU NUMÉRO 1.

Page 6, ligne 17, lire *point de départ*, au lieu de *point des départ*.
Page 20, ligne 8, lire *la pratique*, au lieu de *le pratique*.
Page 20, ligne 13, lire *Lorsque Allah*, au lieu de *Lorsqu'Allah*.
Page 21, ligne 12, fermer les guillemets après *contemplation*.
Page 25, ligne 6, lire *proposé*, au lieu de *proposer*.
Page 25, ligne 27, fermer les guillemets après *indéfinie*.
Page 26, ligne 42, fermer la parenthèse après *controversée*, et supprimer celle qui se trouve placée par erreur après *Rosy Cross*.

Le Gérant : A. THOMAS.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.